



HAL
open science

**Compte rendu de B. PESTARINO, Kypriōn Politeia,
the Political and Administrative Systems of the Classical
Cypriot City-Kingdoms (2022)**

Sabine Fourier

► **To cite this version:**

Sabine Fourier. Compte rendu de B. PESTARINO, Kypriōn Politeia, the Political and Administrative Systems of the Classical Cypriot City-Kingdoms (2022). *Topoi Orient - Occident*, 2023, 25 (2), pp.477-422. hal-04249969

HAL Id: hal-04249969

<https://hal.science/hal-04249969>

Submitted on 19 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu

Beatrice PESTARINO, *Kypriōn Politeia, the Political and Administrative Systems of the Classical Cypriot City-Kingdoms*, Mnemosyne Supplements 459, Brill, Leyde/Boston (2022). ISBN 978-90-04-52033-2

L'ouvrage est la publication, prestement menée, d'une thèse soutenue en 2021 (University College London), ce qui, curieusement, n'est à aucun moment explicitement indiqué. Les fréquentes coquilles et les erreurs trahissent un travail d'édition rapide, auquel il a sans doute manqué une relecture scientifique, une phase d'expertise (dont on imagine qu'elle a été en l'occurrence confondue avec les remarques du jury). Cela n'enlève rien à la qualité formelle de l'ensemble, clairement écrit, avec en annexe un corpus des principaux textes étudiés (accompagnés d'une photographie en couleurs), près de soixante pages de références bibliographiques et un très utile index. Il convient également de souligner d'emblée l'originalité de ce livre qui se distingue parmi une série de publications récentes portant sur les royaumes de Chypre, sujet décidément à la mode¹. L'approche est résolument singulière puisque B. Pestarino (BP), sans entrer dans les débats sur l'origine et le mode de constitution des royaumes, s'intéresse à leur système administratif pendant une seule période (la mieux documentée) : les v^e et iv^e siècles av. notre ère. Elle s'attache donc à une étude structurelle qui recourt bien plus aux méthodes de l'histoire sociale qu'à celles de l'histoire événementielle. Les sources mobilisées, presque exclusivement épigraphiques, sont aussi bien (et surtout de manière équilibrée) en phénicien qu'en grec (écrit en syllabaire) : BP manifeste une connaissance et une maîtrise égales des textes orientaux (notamment achéménides) et classiques. Il est rare de voir l'île ainsi appréhendée dans son juste contexte historico-géographique, qui dépasse les spécialisations disciplinaires. La forme de l'ouvrage, enfin, organisé principalement en une série d'études de cas (partant de l'examen précis d'un document épigraphique-phare), offre une lecture dynamique, sans le caractère contraint de l'exercice académique dont il est pourtant issu.

1. Pour ne citer que les monographies parues au cours des dix dernières années : E. MARKOU, *L'or des rois de Chypre. Numismatique et histoire à l'époque classique*, ΜΕΛΕΤΗΜΑΤΑ 64, Athènes (2011); A. SATRAKI, *Κύπριοι βασιλείς από τον Κόσμοσσο μέχρι το Νικοκρέοντα*, *Archaiongnosia* 9, Athènes (2012); Chr. KÖRNER, *Die zypriischen Königtümer im Schatten der Grossreiche des Vorderen Orients*, *Colloquia Antiqua* 20, Louvain – Paris – Bristol, CT (2017); Th. PETIT, *La naissance des cités-royaumes cypriotes*, Oxford (2019).

L'introduction pose rapidement le cadre historiographique et précise le contenu de l'ouvrage : une étude de la *politeia* des Chypriotes qui mobilise essentiellement les sources épigraphiques, documentation primaire par excellence. Le premier chapitre dresse un tableau général de la royauté, de ses modes de représentation et de ses pratiques. Il traite également des élites et de l'existence, dans les royaumes chypriotes, d'une entité civique. Il paraît difficile, comme proposé p. 21-22, d'assimiler le *marzēah*, qui désigne un type de banquet spécifique au monde phénicien, et le banquet royal. On rappellera que le premier terme n'est attesté à Chypre que sur un *ostrakon* d'Idalion, et qu'il concerne les divinités Astarté et Milqart². De même, s'il faut sans doute supposer que le titre de *wanaktes* pouvait être porté par d'autres parents du roi (et non pas seulement par ses frères et ses fils, comme BP le suggère, avec de bons arguments, p. 23-24), il n'est pas établi qu'il puisse être donné à des «members of the upper class in general», d'autant plus que cette hypothèse sert ensuite à étayer une conclusion importante : «the lack of distinction in title between members of the royal family and members of the upper class may suggest that the king was not high above the elite of *wanaktes*» (p. 27). La suggestion que le terme de *ptolis* (sur la tablette d'Idalion) et celui de *damoteroi* (sur l'inscription de Kourion) ne soient pas strictement équivalents (le second désignant une fraction du corps civique et non pas le corps civique tout entier) a plus de consistance dans la mesure où elle permet de rendre compte de l'usage de termes différents dans des documents officiels (certes émanant de deux royaumes distincts).

Le second chapitre part de la tablette d'Idalion. Afin de concilier des sources discordantes (numismatiques d'un côté, archéologiques de l'autre), BP propose d'abaisser la datation de la destruction – il serait plus juste de parler d'abandon – du sanctuaire d'Athéna vers 450, au prétexte que les archives du palais ont livré un *ostrakon* daté du règne d'Antigone et de Démétrios et qu'en conséquence «a lower chronology of the site is more plausible.» (p. 50 n. 15). Voilà une solution bien simple à un problème qui occupe les spécialistes depuis des décennies ! Mais l'argument est faible. L'*ostrakon* montre que les pratiques de l'administration palatiale ont perduré après la fin du royaume indépendant de Kition et d'Idalion ; il ne permet en aucune façon de remonter l'ensemble de la chronologie locale (qui repose sur des marqueurs différents), pas plus que de modifier la datation de la dernière phase du sanctuaire, sûrement établie par la céramique associée. Pour expliquer l'expression «sur la Maison du roi et sur la ville», BP suppose ensuite l'existence d'un double système d'impôts (de type achéménide), sous forme de taxes payées au roi et de taxes secondaires payées à la cité (p. 58-59). Elle en conclut également à l'existence de cadastres (du moins à celle des registres de propriétés).

2. M.-G. AMADASI GUZZO, J.A. ZAMORA LÓPEZ, «Pratiques administratives phéniciennes à Idalion», *CCEC* 50 (2020), p. 150-151.

Le chapitre suivant porte sur l'administration palatiale centrale, à partir du «tarif de Kition». La fonction de chef des scribes et le rôle des scribes eux-mêmes (qui exerçaient une mission de contrôle) sont scrupuleusement examinés. Reprenant l'hypothèse d'abord proposée par A. Hermary, BP suggère que le «tarif» concernait des paiements effectués par le palais et non pas par le sanctuaire. Certains termes, interprétés dans un sens religieux, retrouvent ainsi leur signification première : les chiens sont des chiens (de garde et de chasse) et les lionceaux des lionceaux (élevés dans les paradis royaux, à la mode assyrienne ou perse). Les squelettes de chiens de belle taille découverts dans un dépôt archaïque du palais d'Amathonte apportent du poids à l'hypothèse³; les restes de lions ne sont en revanche pas attestés, à ma connaissance. Le chef des scribes occupait une place certainement élevée dans l'administration palatiale, comme le montre son niveau de rétribution. Il est possible qu'il ait exercé des fonctions diplomatiques, de représentation du roi hors de la capitale et même à l'étranger. Le rapprochement entre le chef des inspecteurs et la police secrète mentionnée par Cléarque (cité par Athénée) est audacieux.

Ce sont encore les inscriptions phéniciennes de Kition qui fournissent la matière du chapitre suivant, consacré au titre très débattu d'«interprète des Cariens». BP offre un exposé détaillé sur les mercenaires en Méditerranée orientale à l'époque classique. Je ne suis pas sûre que les KTYM d'Arad soient des Grecs (parce qu'on les aurait appelés «habitants d'Alashiya» s'il s'était agi de Chypriotes : argument avancé p. 119, n. 54) : KTYM signifie avant tout «Kitiens», et la ville était suffisamment connue de ses voisins levantins pour désigner, par extension, toute l'île (pour reprendre une distinction anthropologique, Alashiya est le nom émique donné à l'île en phénicien de Chypre ; ce n'est pas le nom donné ailleurs à l'île dans les langues nord-ouest sémitiques). La présence de mercenaires cariens à Chypre à l'époque classique est très probable. Leur prêter un rôle dans la construction et la maintenance des trières de Kition va bien au-delà de ce que les sources permettent (p. 122-123).

La tablette Bulwer (en grec et en écriture chypro-syllabique) constitue le cœur du chapitre qui porte ensuite sur l'administration des villes secondaires des royaumes. BP s'attaque tout d'abord au difficile problème de sa provenance. Le nom d'Androclès, dont elle fait un magistrat éponyme de Salamine, est restitué (sans que cela soit indiqué dans la traduction p. 136 où il faut remplacer (1) *In the year of Androcles* par (1) *Andro[...]*). S'appuyant sur son lieu supposé de trouvaille (Akanthou), elle propose que la tablette provienne de Chytroi, alors ville secondaire du royaume de Salamine. L'usage du *Contre Eschine* de Lysias pour démontrer ce dernier point est particulièrement astucieux puisqu'on y voit intervenir un personnage

3. A. GARDEISEN, «Le dépôt archaïque du rempart Nord d'Amathonte, IV. L'assemblage archéozoologique», *BCH* 130/1 (2006), p. 7-35.

de Chytroi à propos d'un différend concernant la propriété que possède Nicophémios dans le territoire de Salamine. L'interprétation de la séquence to-ma (*dōma*, habituellement traduit par « maison ») à la l. 16 comme désignant un bâtiment administratif, situé hors de la capitale, est gratuite. Sur cette hypothèse repose une reconstitution du système administratif entre centre et périphérie. La citation suivante (choisie parmi d'autres) est exemplaire de la méthode par échafaudage qui caractérise tout l'ouvrage : « [The men] were employed in this local δῶμα by the central administration through a well organised administrative structure divided between a central and peripheral areas. It is plausible that these men held their office for only one month due to the necessity of restricting their control over revenue. » (p. 153). C'est faire dire bien des choses à un texte bien obscur.

D'autres fonctions, à caractère à la fois civique et religieux, sont étudiées dans le dernier chapitre, qui mobilise des textes grecs (écrits en syllabaire) et phéniciens. Tout d'abord le titre d'ἀρχός, attesté à Paphos, dont BP fait l'équivalent des polémarques athéniens ; puis celui de « chef du territoire » de Lapéthos, qu'elle rapproche du terme de κώμαρχος, restitué sur l'inscription de Paphos-*Hellenika*. La démonstration est de bout en bout fragile.

L'ouvrage se clôt sur une conclusion, qui met en exergue deux idées principales : l'existence d'un modèle politico-administratif cohérent, partagé par tous les royaumes ; l'évolution de ce système à l'époque classique, non pas sous l'influence de la *polis* grecque, comme on le suggère souvent, mais en raison de la mainmise perse (qui encourage une limitation du pouvoir des élites locales pour favoriser la stabilité politique et la levée des taxes).

Il n'est pas utile de relever toutes les coquilles (« Cythroi » au lieu de Chytroi dès la carte p. xiv ; « Blastos Hill » pour désigner la colline de *Batsalos* p. 108 ; les inscriptions d'Arad concernent des KTYM et non pas des KYTM p. 119 ; l'orthographe du nom de J. Mertens est erratique dans les références au catalogue des sculptures du Metropolitan Museum...). En revanche, on doit mentionner au moins certaines inexactitudes et erreurs. Beaucoup trahissent une méconnaissance de l'archéologie chypriote et de sa réalité géographique. Paphos et Skales (p. 15) ne sont pas deux sites distincts : *Skales* est le toponyme d'une nécropole de Paphos. De même, p. 147-148, la colline d'*Hadjiabdoullah* n'est pas située sur le territoire de Paphos, mais elle en constitue l'un des principaux secteurs urbains ; *Marchello* n'est pas une zone périurbaine et le site n'a jamais été interprété comme celui d'un temple (on y a découvert, en position secondaire, du mobilier provenant peut-être d'un sanctuaire). Le rapprochement que j'ai proposé avec Salamine et Amathonte, ici mal compris, concerne l'existence de gros dépôts dans la zone des remparts de ces deux villes, comme à Paphos-*Marchello* où a été également dégagé un tronçon de rempart (la même erreur est répétée p. 192). Tourabi Tekkè n'est pas « very close to the classical early-Hellenistic Greek-Phoenician necropolis of Kition » (p. 108), mais constitue le toponyme d'une des nécropoles bien connues de

Kition. Quant à la curieuse dénomination «Greek-Phoenician», on ne voit pas bien ce qu'elle signifie, à moins qu'il ne s'agisse de la transcription, mal comprise, de la typo-chronologie céramique aujourd'hui désuète («Graeco-Phoenician») définie par Myres au XIX^e siècle⁴. Les ateliers métallurgiques de *Bamboula* datent de la période archaïque : ils ne peuvent donc pas avoir servi à produire le bronze de revêtement de l'éperon des navires de guerre d'époque classique (p. 127). Dans la généalogie des rois kitiens, évoquée p. 110-111, il manque, entre Baalmilk II et Milkyaton, Baalrom (qui n'est pas le père du dernier), connu par son monnayage⁵. Évagoras et Milkyaton peuvent difficilement servir à démontrer la prise du pouvoir par des élites nouvelles aux dépens des vieilles dynasties royales (p. 210). Certes, ni l'un ni l'autre ne sont fils de rois, mais l'un comme l'autre appartiennent à la famille royale : Évagoras est un Teucride et le nom du père de Milkyaton est tout royal.

D'autres erreurs et inexactitudes concernent les documents épigraphiques eux-mêmes. Comment comprendre l'affirmation (p. 11-12) que l'hypothèse d'une «colonisation» grecque partant de Paphos puisse être infirmée par l'identification du syllabaire utilisé sur l'*obélos* d'Opheltas comme du chyro-minoen, sinon comme l'expression d'une confusion entre langue et écriture (quel que soit le syllabaire, la langue est bien du grec, personne n'est revenu sur ce point) ? La révision, dans les *IG*, de la lecture ancienne du mot *Κυπρομέδουσα* au-dessus du banqueteur féminin sur la coupe de Kourion⁶ (p. 22) n'est apparemment pas connue (alors que le volume est cité dans la bibliographie). Les inscriptions de Kition-*Batsalos* ne sont pas gravées sur des «marble containers» (p. 108), mais sur la lèvre étalée de bassins qu'on peut imaginer assez proches de ceux qu'on appelle *perirrhantaria* dans le monde grec et qui portent aussi souvent des dédicaces votives sur la lèvre (pour en être assuré il faudrait toutefois avoir conservé plus que la lèvre inscrite, ce qui n'est pas le cas, les objets étant passés par le crible des «fouilles» Cesnola). Aucun des *ostraca* découverts entre 1979 (? la date doit sans doute être corrigée en 1976) et 1999 à Kition-*Bamboula* n'est «still unpublished» (p. 121) : ils ont tous été publiés ; seul le lot récent (2021-2022) est en cours d'étude (et il ne provient pas de la fouille des *néôria*). Rien n'indique que le sanctuaire de Rantidi ait été consacré à Hylatès (p. 166, n. 49) : dans les inscriptions, le dieu s'y appelle «le dieu» ainsi que, comme l'a récemment démontré A. Karnava⁷, «le Kourien».

-
4. J.L. MYRES, «Excavations in Cyprus in 1894», *JHS* 17 (1897), p. 152-164.
 5. E. MARKOU, *Coinage and history. The case of Cyprus during the Archaic and Classical periods*, Nicosie (2015), p. 116.
 6. A. KARNAVA, M. PERNA, *IG XV*, I, 1 119.
 7. «Old inscriptions, new readings: A god for the Rantidi sanctuary in South-West Cyprus», *CCEC* 49 (2019), p. 19-36.

Le texte est constamment stimulant; il fourmille d'idées, souvent nouvelles, très souvent audacieuses. Et c'est là que l'exercice atteint ses limites, le discours quittant la voie rigoureuse de la méthode historique pour flâner sur des sentiers autrement périlleux. L'interprétation de certains documents est ainsi forcée pour en faire l'illustration d'événements historiques connus par ailleurs : le serment (mutilé) de Paphos serait lié à l'alliance nouée par Nicoclès avec Antigone (p. 46); la tablette d'Idalion serait liée à la bataille de l'Eurymédon (p. 52). Pourquoi pas, mais peut-on vraiment aller jusque-là ? De même, les textes, obscurs ou mutilés, sont violemment restaurés pour faire sens. Les restitutions possibles entraînent des hypothèses qui elles-mêmes font naître des conclusions. La méthode, valable pour les sciences expérimentales où la théorie est éprouvée par la confrontation avec le réel, n'a pas de sens pour les sciences du passé. L'échafaudage d'hypothèses n'administre pas la preuve. Tout est possible, mais rien n'est démontré (ni même parfois probable). Le relevé de similitudes dans l'administration des différents royaumes (documentés de façon si diverse que la comparaison est, dans bien des cas, impossible), s'il prouve sans doute l'existence d'un modèle partagé, n'autorise cependant pas à reconstituer pour l'un ce que l'on connaît pour l'autre. BP défend sa méthode qui vise à créer une « constellation » de textes (choisis) autour d'un document-phare, selon une démarche impressionniste qui contraste avec la méthode historique (qui, elle, s'attache à une rigoureuse mise en série typologique de tous les documents). Il y a fort à craindre que les hypothèses présentées ici, dépourvues de leurs connecteurs logiques de supposition, ne deviennent ailleurs des faits, ou plutôt ces « factoides » dont F.G. Maier avait autrefois démontré l'effet dévastateur pour notre connaissance de l'histoire de Chypre à l'époque classique⁸.

Voilà une jeune chercheuse qui n'a pas froid aux yeux : elle s'attaque à des textes difficiles, sans se laisser impressionner par les nombreux commentaires qu'ils ont suscités; elle n'hésite pas à proposer des lectures parfois nouvelles, des restitutions et des interprétations souvent originales. Il faut toutefois prendre cet ouvrage pour ce qu'il est : un essai intelligent, stimulant, un tir fourni d'hypothèses, de suggestions, dont aucune n'est sûrement démontrée. Un essai, et non pas une synthèse historique. À ne pas mettre entre toutes les mains, donc (et notamment pas celles d'étudiant.es).

Sabine FOURRIER
Hisoma-UMR 5189
MOM, Lyon
sabine.fourrier@mom.fr

8. F.G. MAIER, « Factoids in ancient history: The case of fifth century Cyprus », *JHS* 105 (1985), p. 32-39.

ISBN : 978-2-86958-608-6
ISSN : 1161-9473

Les deux fascicules sont vendus ensemble – 50,00 €

ISBN 978-2-86958-608-6



9 782869 586086